*Ami du Clergé* du 16 septembre 1948

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

## SOMMAIRE

**Fête de Saint Remi.** — L'apôtre de la nation française, 257.

**Plans d'instructions sur le Credo.** — XXII. « A souffert sous Ponce-Pilate, etc... », 258.

**Entretiens sur l'Action Catholique.** — XXVI. Elite ou masse, 260. — XXVII. L'Action Catholique et les non chrétiens, 262.

**Causeries liturgiques.** — XXIII. *Les fêtes de Notre-Seigneur :* Les différentes dédicaces d'Eglises, 263.

### FETE DE SAINT REMI

L'APÔTRE DE LA NATION FRANÇAISE

Mes frères,

La figure de S. Remi reste toujours auréolée d'éclatante lumière, particulièrement pour nous, catholiques et français. C'est que l'on peut dire que l'évêque de Reims, en baptisant Clovis et ses leudes, a donné à la France son âme.

Aujourd'hui je voudrais vous redire : comment Remi fut préparé à sa mission ; — quelle fut son heure ; — quelle œuvre il réalisa.

#### I. — *La préparation de S. Remi*

Remi naquit en 436, aux environs de Laon, d'Emilius et de Celinia. Il grandit dans l'innocence et la pureté, dans la prière et l'étude, sous l'influence de ses parents dont la sainteté était éminente. Oh ! les fortes et salutaires leçons que la voix, les sourires et les baisers d'une mère font pénétrer dans une jeune âme et que ses pieux exemples y gravent plus profondément encore. On l'a dit fort justement, le premier autel de l'enfant, ce sont les genoux de sa pieuse mère. « C'est de ma mère que je tiens ma créance », disait Ste Jeanne d'Arc à ses juges. Première en labeur obscur qui de loin prépare à la patrie un héros ou à l'Eglise un saint, la mère reste la dernière, la suprême vision d'amour du fils qui, par-delà les années, contemple d'un regard attendri celle qui l'enveloppa tout jeune de son dévouement maternel, de ses vertus de sainte.

Combien elles sont plus efficaces ces leçons, quand elles sont appuyées par l'autorité du père. Entre cette force et cette tendresse, l'enfant croît en sagesse et en grâce et acquiert une robuste santé morale : il devient vraiment un homme.

Emilius et Celinia avaient déjà donné à Dieu leur fils aîné Principe, qui devint évêque de Soissons et eût pour successeur leur petit-fils Loup. Etant donné leur distinction, leur fortune, ils pouvaient rêver pour Remi d'une haute situation dans le monde. Mais Dieu l'appelait au sacerdoce.

Parfois, des familles, par des volontés égoïstes ou trop matérielles, barrent à leur fils les portes du sanctuaire et disputent à la vocation des enfants qui appartiennent à Dieu d'abord. Il n'en fut pas de même pour Remi

En 452, Bernade, quatorzième évêque de Reims, meurt. Remi n'a que vingt-deux ans, mais sa réputation de vertu et de sagesse est si grande que le peuple et les évêques l'obligent à accepter la lourde charge de devenir le chef spirituel de la Gaule-Belgique, c'est-à-dire de douze diocèses !

Les évêques de la Gaule constituaient alors une véritable puissance morale et jouissaient d'une immense popularité. En ces temps d'invasion, ils étaient comme S. Loup de Troyes, S. Aignan d'Orléans, les vrais défenseurs de la cité, comme S. Hilaire de Poitiers les défenseurs de la foi, que S. Martin, âme magnanime et vibrante, avait popularisée en conververtissant les Gaulois encore à demi païens.

Remi vient. « C'était, écrira Grégoire de Tours, un prélat plein de science et d'éloquence, qui égalait la sainteté des premiers apôtres du christianisme. »

A l'autorité qu'il tenait de ses vertus et de sa science, vint s'ajouter le prestige le plus grand : le miracle va authentiquer sa mission.

#### II. — *Son Heure*

En cette seconde moitié du v^e^ siècle, l'empire romain se disloque ; ses forces militaires s'épuisent. La conversion de Constantin n'a pas assuré la consolidation du catholicisme ; plusieurs de ses successeurs avaient embrassé l'arianisme et traqué les catholiques. Un jour ou l'autre, peut-être l'ère des persécutions se rouvrirait-elle ?

D'autre part, il y a les barbares. Les uns ont semé sur leur passage la désolation, la mort : ce sont les Vandales, les Huns. — D'autres, Burgondes dans les vallées de la Saône et du Rhône, Wisigoths au sud de la Loire et dans l'Aquitaine, ont passé à l'arianisme.

Sur la frontière nord-est, les Francs, venant de Germanie, se sont établis depuis environ un siècle. Ils occupent la meilleure partie des Pays-Bas, de la Picardie, de l'Ile-de-France. Maîtres de l'Escaut, de la Somme, de la Seine, ils s'apprêtent à marcher sur la Loire. Un de leurs rois, Mérovée, a déjà combattu contre Attila ; son fils Childéric contre les Wisigoths. Vous devinez l'angoisse des Rémois d'alors et leur appel désespéré à la seule puissance et autorité encore debout, l'Evêque.

Les Francs sont païens ; et, s'ils triomphaient, leur succès aurait uni deux paganismes, deux barbaries. Cependant, la propagande hérétique guette ce peuple neuf. Alors la Gaule va-t-elle donc obéir tout entière à des ariens ?

Remi est inquiet. De quel côté se tourner ?... Il est parfois pour les chefs, pour les conducteurs d'âmes, des heures graves où il faut un coup d'œil sûr, un calme réfléchi. Gouverner, c'est prévoir. Remi est aux écoutes.

Huit ans de vie solitaire et de prière ont habitué Remi à chercher en Dieu seul la force et la lumière. Et nous pouvons admirer mieux qu'une activité humaine l'activité de l'Esprit Saint et le rayonnement de ses dons ; par eux, l'autorité du jeune évêque va s'imposer de suite.

Il gouverne l'Eglise de Reims depuis vingt-trois ans, lorsqu'en 481 meurt Childéric, roi des Francs, auquel succède son fils de quinze ans, Clovis le beau,

[1] Le prochain n° comprendra plusieurs Dominicales liturgiques.

Clovis le chevelu. En évêque-apôtre, en diplomate habile, Remi écrit à Clovis pour le féliciter affectueusement, paternellement ; saisit l'occasion pour lui donner des conseils de justice, de bonté, de prudence, de sage gouvernement, de chasteté. Alors jaillit entre Remi et Clovis la mutuelle sympathie dont le courant s'augmentera grâce aux services rendus, d'une part, et à la reconnaissance, d'autre part.

La victoire sur Syagrius, en 486, fait de Clovis un puissant roi. En sage, Remi ne précipite pas la marche des événements et ne veut pas la fausser par l'intrigue. Il songe à l'avenir ; il aime Clovis et Clovis l'aime et lui en donne même une preuve trop brutale en fendant la tête du soldat qui maugréait à propos du vase de Soissons. Il prie pour sa conversion ; Geneviève aussi, la femme illustre qui sauva Paris de la fureur d'Attila.

La jeune princesse burgonde qu'a épousée Clovis, la catholique Clotilde, travaille l'âme du mari qui l'aime et la vénère. « La femme, dira Lacordaire, n'est pas prêtre..., mais elle a reçu de Dieu au point de vue religieux une influence de premier ordre. »

L'épreuve viendra contrecarrer l'action de la grâce dans l'âme de Clovis, qui va s'insurger contre Dieu. Il permet à la reine de faire baptiser leur premier-né Inglebert et celui-ci meurt. Encore un peu, le second, Clodomir, allait mourir après son baptême.

L'heure ne sonnait pas encore. Mais voici le carrefour où Dieu attend Clovis. En pleine bataille, à Tolbiac, ou ailleurs, les Francs fléchissent. Dans l'esprit angoissé de Clovis paraît la douce vision de sa femme bien-aimée ; il l'entend lui parler du Christ, de sa puissance, de sa bonté. « Dieu de Clotilde, s'écrie-t-il en détresse, si tu me donnes la victoire, je me fais chrétien. » Et voici que l'ennemi s'enfuit, que les Francs sont vainqueurs.

Instruit par S. Waast, qui sera bientôt évêque d'Arras, et surtout par Remi, qui l'adjure d'aimer et de servir dignement Jésus-Christ et, dans une extase prophétique, lui annonce les grands desseins de Dieu sur son peuple, Clovis, courbant la tête, adorant ce qu'il a brûlé, brûlant ce qu'il a adoré, au milieu des acclamations enthousiastes du peuple, en l'église de Reims ruisselante de parures et de lumières, au jour de Noël 496, se fait baptiser par Remi, avec les principaux chefs de son armée. Quelle grande œuvre que cette action de S. Remi !

### III. — *L'Œuvre de S. Remi*

*a) Au point de vue chrétien.* — En ce Noël 496 l'Eglise tressaille d'allégresse. Le problème barbare est résolu ; une ère nouvelle, pleine d'espérance, s'ouvre ; l'idolâtrie et l'arianisme sont blessés à mort. Les peuples vont commencer leur marche vers l'Eglise catholique. S. Remi commence par les tribus restées païennes du nord de la Gaule, leur envoie Aumont et Waast, Eleuthère à Tournai, Médard dans le Vermandois, crée l'évêché de Laon, parcourt lui-même les montagnes et les forêts des Vosges, visite le Toulois, et pousse jusqu'à Cologne. « Une nouvelle lumière, écrit S. Avit, évêque de Vienne, à Clovis, a brillé dans notre Occident ; elle a resplendi au jour où nous célébrions la nativité du Sauveur. La Noël du Seigneur est aussi la Noël des Francs. Vous êtes né au Christ le jour où le Christ est né pour nous. La divine miséricorde ménageait cette allégresse à nos contrées... Vous êtes le soleil dont l'éclat vivifie tous les catholiques... Le bonheur de vos armes est notre victoire et nous sommes vainqueurs toutes les fois que vous l'êtes. »

Catholique, Clovis voit venir à lui les populations catholiques de la Gaule. Et voilà l'étonnant spectacle des Romains adhérant à l'autorité d'un roi germanique dans un geste non point résigné mais enthousiaste.

*b) Au point de vue national.* — Le baptême a donné au peuple franc son orientation et déterminé les destinées de la France. Le baptême sépare les Francs des autres tribus germaniques restées ariennes et leur ouvre le cœur des gallo-romains déjà catholiques. Et de la fusion des deux races franque et gallo-romaine naît une nation nouvelle, la France, notre patrie, résultat de l'heureux mélange à la fois de constance germanique, de finesse latine, de bravoure et de fierté gauloises. Et cette fusion féconde a un idéal commun, l'idéal chrétien, âme donnée à la France par S. Remi. Et cet idéal chrétien, maintenu, haussé par les conseils, les remontrances de l'évêque au roi, monte à la hauteur de la vocation de ce peuple. « Apprenez, dit S. Remi à Clovis, que le royaume de France est prédestiné par Dieu à la défense de l'Eglise romaine... Il durera jusqu'à la fin des temps ; il sera victorieux et prospère tant qu'il restera fidèle à sa foi romaine. Mais il sera rudement châtié toutes les fois qu'il sera infidèle à sa vocation. »

La nation franque, jeune, ardente, qui s'est donnée au Christ librement, est officiellement chrétienne. Clovis devient le premier roi catholique, le fils aîné de l'Eglise, titre glorieux qui passera comme un héritage à tous les rois de France ses successeurs. Le pacte du baptême de la France sera inscrit en tête de la loi salique dont la rédaction primitive fut modifiée dans le sens chrétien par Clovis, après sa conversion, par ses successeurs, enfin par Dagobert et Charlemagne. C'est le pacte d'une nation avec Dieu : « Vive le Christ qui aime les Francs. » Désormais la nation française est catholique et ce sera sa gloire, malgré ses écarts, de n'avoir jamais abandonné sa foi ni longtemps ni tout entière.

* *

Il nous appartient, à nous catholiques et français, de ne pas laisser tomber l'œuvre de S. Remi, de nous atteler au redressement religieux et national. Il y a du travail à pleines brassées ; à nous d'y apporter toute notre fierté, d'y consacrer les énergies de notre volonté, la générosité de notre cœur : « Vive le Christ qui aime les Francs ! » nous pouvons le redire si nous-mêmes aimons vraiment N.-S. Jésus-Christ.

*Amen.*

## PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LE CREDO

### XXII

« A SOUFFERT SOUS PONCE-PILATE, A ÉTÉ CRUCIFIÉ, EST MORT ET A ÉTÉ ENSEVELI »

Ces quatre petites phrases contiennent les événements les plus divins, les plus immenses, les plus fructueux de l'histoire de l'univers créé. De même qu'il n'y a rien, dans les œuvres de Dieu, au-dessus de l'Incarnation du Verbe, il n'y a rien dans le déroulement de l'Incarnation, au-dessus de la Passion, de la Croix, de la mort du Christ en victime expia-

toire, de sa mise au tombeau, préparatoire à sa résurrection.

Pour parler de ces mystères, pour en entendre parler, il faut se hausser jusqu'au plan divin, il faut dépasser tout le créé, se jeter dans la Sagesse infinie, pour reconnaître, admirer, adorer son dessein, son plan, son but et son triomphe.

Un seul discours ne saurait suffire à tant de sublimes vérités, que nous aurons à découvrir, à exposer, à méditer. Nous considérerons donc 1° la nature divine des faits, — 2° le motif qui les a dictés, — 3° les fruits qui en sont sortis.

La passion, la crucifixion, la mort et l'ensevelissement de Jésus-Christ sont des faits divins, pour deux raisons : 1° parce qu'ils ont été voulus par Dieu et découlent directement de ce vouloir seul ; — 2° parce que Jésus-Christ leur a donné son consentement libre et sans contrainte. Faits divins en Dieu, faits divins en Jésus-Christ, deux pensées à retenir.

I. — *Ce sont des faits voulus et choisis par Dieu de toute éternité :*

*a)* parce que, en général, rien n'arrive au hasard, rien ne se produit sans la volonté de Dieu : c'est Jésus-Christ qui l'affirme :

« Deux passereaux ne se vendent-ils pas un as ? Et il n'en tombe pas un seul à terre sans la permission de votre Père. Les cheveux même de votre tête sont comptés. Ne craignez donc point : vous êtes d'un plus grand prix que les passereaux » (Mt., x, 29-31).

*b)* parce que, même si les événements ordinaires, par impossible, n'étaient pas conduits par Dieu, il serait inconcevable que tout ce qui regarde son Fils n'ait pas été l'objet d'un choix particulièrement attentif et d'une providence spécialement infaillible.

*c)* parce que Dieu a prédit, des centaines d'années à l'avance et avec des détails qui ne peuvent tromper ce qui se passerait dans la bienheureuse Passion du Sauveur. Cette preuve surtout est capitale.

En voici les éléments : dans l'Ancien Testament, sans nous arrêter à de très nombreuses allusions, ni à des figures très expressives, comme Isaac dans le sacrifice d'Abraham, ou comme Jérémie en butte aux persécutions de ses compatriotes, il y a deux textes éblouissants. Le premier est celui du psaume XXI, que l'on a pu appeler « la Passion selon David ». Notre-Seigneur lui-même a fait appel à ce psaume du haut de la croix en en murmurant les premiers mots : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

Paroles saisissantes de ce psaume :

Et moi, je suis un ver et non un homme,
L'opprobre des hommes et le rebut du peuple !...
Ils ont percé mes pieds et mes mains,
Je pourrais compter tous mes os !...
Eux, ils m'observent, ils me contemplent
Ils se partagent mes vêtements
Ils tirent au sort ma tunique...

Rien de plus frappant que cette prophétie. L'allusion au supplice de la croix, ces pieds et ces mains transpercés, est d'autant plus bouleversante, que le supplice de la croix était et demeure inconnu des Juifs, chez qui la peine de mort s'exécutait par lapidation (ex. : S. Etienne). Le crucifiement ne devait être employé que par les Romains, et encore uniquement envers les esclaves et les étrangers. Or, le Ps. XXI fut composé environ deux siècles avant qu'il fût question de cette petite bourgade lointaine, appelée Rome, et qui devait, au bout de sept siècles, régir le monde méditerranéen.

Autre texte prophétique de la Passion, non moins clair, non moins émouvant : le chap. LIII d'Isaïe : qu'on a appelé aussi « la Passion selon Isaïe ».

Il était méprisé et abandonné des hommes,
Homme de douleurs et familier de la souffrance,
En butte au mépris...
Vraiment c'était nos maladies qu'il portait
Et nos douleurs dont il s'était chargé...
Mais lui, il a été transpercé pour nos péchés,
Broyé à cause de nos iniquités ;
Le châtiment qui nous donne la paix a été sur lui
C'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris.

Il faudrait citer tout le chapitre, tant il est prodigieux de description de la Passion de Jésus-Christ.

Il n'y a donc pas de doute : Dieu avait choisi, voulu, décrété, en sa Sagesse éternelle, ces événements. Rien ne s'est produit ici au hasard. Tout a un sens. Tout est chargé de doctrine, resplendissant de lumière et de vérité mystérieuse.

*d)* les Pères, à l'envi, ont fait remarquer tout cela. Citons seulement Athanase :

« Le Verbe, dit-il, voyant que la corruption des hommes ne pouvait être résolue autrement que par la mort, et qu'il ne pouvait se faire que le Verbe, en tant qu'immortel, et Fils du Père, subît la mort, pour cette raison même il prit un corps susceptible de mourir, afin que devenu par le Verbe chef de tous il pût par sa mort satisfaire pour tous, tout en restant, à cause du Verbe habitant en lui, incorruptible, et que par lui la corruption fût écartée de tous par sa résurrection. C'est pour cela qu'il prit ce corps, pour l'offrir comme une hostie et victime toute pure dans la mort et par cette oblation chasser la mort de tous ses semblables. C'est ainsi que le Verbe de Dieu, supérieur à tous les êtres, a consacré et sacrifié son temple et instrument corporel pour tous, comme il convenait, en payant dans sa mort ce qui était dû par tous. C'est ainsi que pour tous le Fils de Dieu uni à un corps semblable au nôtre nous a tous rendus participants de sa résurrection et de son incorruption » (*Discours de l'Incarnation du Verbe*, une des premières œuvres d'Athanase, vers 318, dans Migne, *P. G.*, XXV, col. 112).

La passion, la crucifixion et la mort du Christ ont donc toujours été regardées, dans la tradition, comme résultant d'un plan divin, d'un décret particulier, dont il faut chercher le secret dans la Sagesse éternelle, sans s'arrêter aux apparences historiques.

II. — *Même conclusion, encore plus nette, dès que nous regardons du côté de Jésus-Christ*

*a)* Lui aussi, Jésus-Christ, a annoncé d'avance ce qui se passerait. Il a prédit sa mort et non pas une fois mais plusieurs fois, non pas d'une manière vague et imprécise, mais en indiquant clairement et expressément la forme qu'elle revêtirait. Alors que ses disciples acclamaient en lui le « Fils de Dieu », alors qu'ils rêvaient de le faire roi, il leur annonçait qu'il serait contredit, torturé, mis à mort et non par lapidation, comme le voulait l'usage et comme il aurait pu arriver par un coup simulé de surprise populaire, sans que le gouverneur romain n'eût même la pensée d'intervenir, mais au contraire par crucifixion, c'est-à-dire par le supplice romain habituel.

Peu après la Confession de S. Pierre, un an avant la passion, Jésus déclarait « qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, qu'il souffrît beaucoup de la part des Anciens, des Scribes et des Princes des Prêtres, qu'il fût mis à mort et qu'il ressuscitât le troisième jour »

(Matth., xvi, 21 ; Marc, xiii, 31 ; Luc, ix, 22). Et il continuait, après avoir vertement repris S. Pierre qui essayait de le détourner de telles pensées, en employant cette formule saisissante :

« Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il prenne sa croix chaque jour et qu'il me suive » (Luc, ix, 23).

Suivre Jésus, prendre sa croix, tous les jours, — c'est le mot d'ordre nouveau, la nouvelle morale, la loi chrétienne.

Une seconde prédiction aussi nette eut lieu un peu plus tard. Enfin, avant d'entreprendre le dernier voyage à Jérusalem, Jésus-Christ fait une troisième prédiction encore plus détaillée et plus claire :

« Voici que nous montons à Jérusalem et que va s'accomplir tout ce qui a été écrit par les prophètes au sujet du Fils de l'Homme. Car il sera livré aux Princes des Prêtres et aux Scribes. Et ils le condamneront à mort et ils le livreront aux Gentils. Et il sera un objet de moqueries ; et il sera insulté et couvert de crachats. Et après l'avoir flagellé, on le crucifiera » (Combinaison des textes de Matth., xx, 18-19, et Luc, xviii, 31-33).

*b)* Non seulement Jésus-Christ a prédit formellement sa mort et la forme qu'elle revêtirait, mais il a proclamé sa liberté entière en face d'elle : la magnifique allégorie du Bon Pasteur se termine par ces mots :

« Mon Père m'aime pour cette raison que j'offre ma vie, pour la reprendre. Personne ne me l'enlève, mais je l'offre de moi-même. J'ai le pouvoir de l'offrir et le pouvoir de la reprendre : tel est le commandement que j'ai reçu de mon Père » (Jo., x, 17-18).

De même, dans la terrible scène de l'Agonie à Gethsémani, Jésus triomphe des répugnances profondes de sa nature humaine en acceptant le calice, et il prononce, à trois reprises, la formule d'acceptation héroïque : « Que votre volonté soit faite et non la mienne. »

Au moment d'être saisi par les soldats conduits par Judas, Jésus n'a qu'à se montrer pour qu'ils tombent à la renverse. Il affirme que, s'il le voulait, son Père enverrait plus de douze légions d'anges pour le défendre. Il est donc pleinement libre. Et s'il se laisse faire, il dit pourquoi en ces termes : « Comment donc s'accompliront les Ecritures annonçant qu'il doit en être ainsi ? » (Matth., xxvi, 34).

*c)* On comprend pourquoi, tout le long de l'Evangile, il est question de « son Heure ». Aussi longtemps qu'elle n'a pas sonné, la mort ne peut l'atteindre. Mais dès qu'elle est là, il se soumet à la loi de son Père.

Après sa résurrection, il démontrera aux disciples que rien ne lui est arrivé fortuitement :

« Oh ! que vous êtes peu clairvoyants ! Et que votre cœur est lent à croire à tout ce qu'on dit les prophètes ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît cela et entrât ainsi dans sa gloire ? » Et commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur interpréta ce qui le concernait dans les Ecritures » (Luc, xxiv, 25-27).

*d)* La tradition ne pouvait donc s'y méprendre. La passion, la crucifixion, la mort, l'ensevelissement de Jésus sont des faits divins, parce que divinement choisis, voulus, décrétés et réalisés à l'Heure marquée par Dieu.

S. Ambroise écrivait à sa sœur Ste Marcelline, en 388 :

« Le démon avait réduit le genre humain en captivité perpétuelle, par le lourd impôt d'une hérédité coupable, que l'auteur obéré avait transmis à sa descendance. Le Seigneur Jésus est venu, il a offert sa mort pour la mort de tous, il a versé son sang à la place du sang de tous » (*P. L.*, xvi, col. 1115).

Avec plus de précision encore, dans son discours sur la mort de son frère, S. Satyre, en 379, il avait dit :

« Le monde a été racheté par la mort d'un seul. Le Christ aurait pu en effet ne pas mourir, s'il l'avait voulu ; mais il n'a pas estimé qu'il devait fuir cette mort comme ignominieuse et qu'il nous aurait mieux sauvé qu'en mourant. C'est pourquoi sa mort est la vie de tous » (*P. L.*, xvi, col. 1327).

Des pensées analogues se retrouvent chez tous les Pères.

* *

*Conclusion.* — Ce qui est dit ici de la mort, de la crucifixion et de l'ensevelissement du Christ, doit être compris de tous les détails que nous fournissent les Evangiles. Tout a été choisi, voulu, décrété. Tout a un sens, que nous aurons à préciser. Dès maintenant, nous pouvons et devons conclure que tout cela est notre bien, notre trésor, notre salut, notre rédemption, le livre de notre vie.

Angèle de Foligno a bien dit :

« En vérité, il n'y a pas d'autre voie ouverte aux fils de Dieu ; il n'est pas d'autre moyen pour le trouver et le garder que la vie et la mort de Jésus-Christ crucifié : *c'est ce que j'appelle le livre de Vie* » (traduction E. Hello, p. 220).

Mais cette doctrine ne lui est pas personnelle, elle est absolument commune dans l'Eglise. Plus près de nous, dom Marmion a écrit très justement :

« Ce qui fait que les mystères de Jésus sont nôtres, c'est surtout que le Père éternel nous a vus nôtres, c'est surtout que le Père éternel nous a vus avec son Fils dans chacun des mystères vécus par Jésus et que le Christ les a accomplis comme chef de l'Eglise. Je dirai même, à cause de cela, que les mystères du Christ Jésus sont plus nos mystères que les siens. Le Christ, en tant que Fils de Dieu, n'aurait pas subi les abaissements de l'Incarnation, les souffrances et les douleurs de la Passion... » (*Le Christ dans ses Mystères*, p. 16).

Ce trésor, qui est à nous, il nous appartient d'y puiser constamment par la méditation, la foi et l'amour !

## ENTRETIENS SUR L'ACTION CATHOLIQUE

### XXVI

#### ÉLITE OU MASSE

Mes frères,

Une question périodiquement se pose : l'Action Catholique doit-elle être réservée à une élite de fidèles plus fervents, ou doit-elle être offerte à tous ? Se situe-t-elle, en d'autres termes, sur la voie des conseils où quelques-uns seulement s'engagent ? est-elle, au contraire, partie intégrante des préceptes que tous doivent suivre ?

On sent bien que pareille question fait ressurgir celle, plus fondamentale, de la notion même d'action catholique. Mais c'est plutôt à des raisons d'autorité que nous ferons d'abord appel. Si la hiérarchie a

parlé, nous n'avons qu'à écouter sa voix. Or, nous allons le voir, c'est un aspect de l'action catholique sur lequel les témoignages abondent, et sont clairs.

### I. — *Tous sont appelés à y travailler*

Ecoutons Pie XI :

« *Quel que soit leur âge, quelle que soit la classe sociale à laquelle ils appartiennent, tous les fidèles sont appelés à y collaborer. L'Action Catholique doit rassembler dans ses rangs et organiser, pour le plus grand bien, la jeunesse et les adultes des deux sexes* » [1].

« *L'Action Catholique devra être une action universelle et concordante de tous les catholiques, sans exclusion d'âge, de sexe, de condition sociale, de culture, de tendances sociales et politiques* » [2].

Nous pourrions difficilement trouver des affirmations plus claires. Elles ont permis à Mgr Civardi, auteur d'un manuel d'action catholique très répandu en Italie et traduit en notre langue, de comparer l'Action Catholique à la vigne dont parle l'Evangile selon S. Mathieu (xx, 1-16) et où tous les ouvriers sont invités au travail. Pas un qui puisse dire que, s'il n'y est pas, c'est que personne ne l'a embauché, car le « *Père de famille, Jésus-Christ, par la voix de son Vicaire, les a tous invités : allez, vous aussi, à ma vigne. Les exclus, les sans-travail, ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes* » [3].

Reprenant la question sous une autre forme, Pie XI a souligné que, tant pour répondre au besoin spontané des peuples, à l'heure actuelle, que pour regagner le terrain perdu, l'appui de masses nombreuses, de la foule entière des chrétiens, était nécessaire à l'Action Catholique.

« *Si, pour commencer les grandes entreprises, il en faut peu, mais des bons, vient cependant le moment où leur pleine réussite réclame la masse. Car la masse a son importance ; elle aura toujours besoin, certes, d'encouragements et de directives ; mais en définitive, elle seule peut conquérir de vastes et solides positions* » [4].

Et au chanoine Cardijn, l'admirable fondateur de la J. O. C. belge, puis mondiale, le même Pontife disait « *les militants... tout remplis de l'Esprit du Christ, devront aller à la conquête de la masse, car il faut viser à la quantité* » [5].

Exigence intérieure de sa foi, appel extérieur des circonstances, tout se conjugue pour marquer au chrétien que l'Action Catholique est bien sa chose, puisqu'elle est la chose de tous.

### II. — *En fait, peu répondent*

En ce domaine, comme en beaucoup d'autres, la parole de l'Evangile se réalise. S'il y a beaucoup d'appelés, nous dirons même : si tous sont appelés, il n'y a que peu d'élus, c'est-à-dire peu qui ont assez d'attention pour percevoir l'appel, un plus petit nombre encore assez de générosité pour y répondre.

Comment pourrait-il en être autrement ? L'Action Catholique est exigeante. Elle demande beaucoup à ceux qui se donnent à elle. Il ne s'agit pas seulement de donner un peu de son temps ou de ses forces à une action extérieure de propagande ou d'organisation, mais de se donner soi-même, tout entier, de transformer sa vie en y maintenant sans cesse un ferment d'inquiétude du mieux. Nous l'avons dit déjà : l'appel à l'Action Catholique n'est qu'une forme de l'appel général à la sainteté.

C'est ce qui explique que les mêmes documents qui parlent sans cesse de masse, de nécessité pour tous, font en même temps allusion de façon courante, à cette *élite* que constitue l'Action Catholique.

C'est Pie XI, par exemple, qui dit que « *groupés et rassemblés sous la direction de la hiérarchie ecclésiastique, l'élite des catholiques reçoit, par là-même, une vigoureuse impulsion* » [6].

Mgr Civardi pouvait donc dire que « *l'universalité de l'Action Catholique consiste dans l'appel, non dans l'élection* » [7]. C'est comme si l'on disait que les mots du Christ, ou de son Eglise, si clairs pourtant, et si impératifs, n'étaient pas compris par tous. Le Maître, lui-même, l'avait dit à ses auditeurs lorsque, leur dévoilant les richesses mais aussi les exigences du mariage chrétien, il les avait vu protester : « s'il en est ainsi, mieux vaut ne pas se marier ». *Tout le monde ne comprend pas mes paroles — leur répondit-il — mais seulement ceux-là seuls à qui cela a été donné* » (Mat., XIX, 11).

Ainsi, œuvre proposée à tous, exigeant la participation du plus grand nombre possible, mais en fait ne voyant venir à elle que le petit troupeau des convaincus, des généreux, telle nous paraît être l'Action Catholique.

### III. — *Orientations pratiques*

Nous pourrions les formuler en trois étapes.

1° Il y a certainement, pour tout chrétien, un *devoir strict d'être apôtre*, d'être un membre actif de la communauté à laquelle il a été agrégé par son baptême.

Pie XI le rappelle souvent. « *Tous ont l'obligation de collaborer à l'instauration de la royauté de Jésus-Christ, puisque tous sont les heureux sujets de ce Roi si doux... se dispenser de faire quelque chose est un péché d'omission qui, en certaines circonstances pourrait devenir grave* » [8].

2° Cette obligation est même, d'une certaine manière, celle de participer à cette *organisation spéciale de l'apostolat* qu'est l'A. C. N'y voir qu'un *appel* auquel on serait libre ou non de répondre, nous paraît insuffisant. Dire que c'est un *ordre formel* semblerait tomber dans un excès contraire. Mais quand on pèse tous les termes d'une phrase comme celle-ci, de Pie XI encore « *Tous ont aujourd'hui le devoir de prêter leur concours à l'œuvre de la hiérarchie, puisqu'il s'agit d'une révangelisation* » [9], on est bien obligé de conclure que tout chrétien, au-delà de l'apostolat individuel et personnel, doit s'associer, pour une part, à un travail collectif et organisé, c'est-à-dire à l'Action Catholique au sens strict de ce mot.

3° Mais, et c'est par là que nous terminerons, Dieu ne peut exiger de chacun que ce qu'il peut faire. Infinies sont les possibilités des hommes. Certains en ont beaucoup, d'autres très peu. Le temps dont on dispose varie, comme aussi les ressources d'intelligence et de cœur. Le mieux ne serait-il pas

[1] Lettre du 14 fév. 1934.
[2] Lettre au Cardinal Bertram, 13 nov. 1928.
[3] Mgr Civardi, *Manuel d'A. C.*, p. 90.
[4] Discours du 22 déc. 1928.
[5] Audience du 3 mai 1932.
[6] Lettre du 13 nov. 1928.
[7] *Loc. cit.*, p. 91.
[8] Discours du 29 septembre 1927.
[9] Discours du 25 juin 1929.

de garder, comme expression à la fois la plus ferme et la plus nuancée de ce devoir, cette dernière phrase de Pie XI « *A l'heure actuelle, l'A. C. est presque aussi indispensable que le ministère sacerdotal : tous doivent lui donner au moins un minimum de contribution* » [10].

Un « *minimum de contribution* », c'est bien cela. Ainsi sont sauvegardées à la fois les exigences de l'idéal et les possibilités de chaque chrétien.

* *

Quelle belle « *armée rangée en bataille* » serait notre Eglise si chacun de ses membres avait compris l'appel de nos Papes ! Plus de ces mauvais soldats qui laissent leurs camarades affronter seuls les risques de la lutte et en recevoir tous les coups. Mais, d'un seul cœur, tous seraient liés pour la même tâche, passionnés de la même cause. Appartenir d'une façon visible à un mouvement mandaté ne sera peut-être pas toujours possible, ni nécessaire. Mais, c'est vers ce mouvement que se porteront les efforts, les offrandes de ceux qui ne peuvent donner à Dieu plus que leur pauvre vie souffrante. Du même coup, tomberaient toutes les jalousies, les rivalités.

C'est trop beau, peut-être. Pourtant, avec la grâce divine, y a-t-il des choses qui soient impossibles ?

## XXXVII

### L'ACTION CATHOLIQUE ET LES NON CHRÉTIENS

Mes frères,

Elite ou masse ? nous demandions-nous dans notre dernier entretien. Et notre réponse a été : appel adressé à *tous*, réponse désirable du *plus grand nombre*, en fait, donnée par un *petit nombre* seulement. Mais, implicitement, toutes nos réflexions se situaient à *l'intérieur du monde chrétien*. La question qui se posait pour nous était simplement celle-ci : parmi *les croyants*, faut-il que tous apportent un minimum de coopération à l'œuvre fondamentale de l'Action Catholique ?

La même question peut se poser sur un plan fort différent. Qui dit action catholique dit effort de témoignage, de rayonnement, au delà des frontières visibles de l'Eglise, dans le monde de ceux qui ne croient pas, ou ne croient plus, à Dieu, au Christ, à son Eglise, à sa grâce. Que l'Action Catholique soit faite *pour eux* ne fait donc aucun doute ; mais peut-elle aussi (certains diraient : *doit*-elle) se faire également *avec eux*, c'est-à-dire en leur demandant une contribution positive ? C'est là un nouveau problème qu'il nous faut examiner ensemble aujourd'hui.

#### I. — *Croyants et incroyants mêlés*

« *Au moyen-âge... et... jusqu'au XIX*e *siècle, le christianisme était localisé sur la planète, et l'apostolat missionnaire était géographique. Les missionnaires sortaient de la chrétienté* pour aller prêcher aux nations infidèles. Le paganisme était extérieur à la société chrétienne. *Aujourd'hui, au contraire, les deux cités ne sont plus extérieures, mais intérieures l'une à l'autre, et étroitement imbriquées. La société chrétienne pénètre, de partout, dans la vie journalière des chrétiens. Une société chrétienne close, à l'abri des influences païennes, est devenue, semble-t-il, actuellement impensable* » [1].

Ainsi s'exprime S. E. le cardinal-archevêque de Paris, dans un de ces documents lumineux dont il nous gratifie maintenant chaque année.

L'observation qui nous est faite ainsi, si judicieusement, nous aide à prendre conscience de l'état dans lequel nous nous trouvons, nous chrétiens. Si, déjà, la limite est difficile à tracer entre ceux d'entre nous qui sont fervents et ceux qui le sont moins, elle l'est autant entre les croyants et les non croyants. Il est facile de distinguer et même d'opposer les extrêmes, mais, entre eux, c'est une gamme ininterrompue d'opinions, dont Dieu seul sait le secret intime, et la place qu'elles ont les unes par rapport aux autres. Nous, nous ne connaissons que des gros plans, des distinctions sommaires, vraies pour l'ensemble, fausses dans le détail.

Mélange physique, mélange moral aussi. Un grand nombre des problèmes qui se posent à nos contemporains se posent aussi pour nous. Car nous sommes « *du monde* », comme eux. Et notre christianisme, s'il est par certains côtés un monde fermé où ils ne pénètrent pas : monde de grâce, de prière, de contact avec Dieu, est aussi *une manière de vivre notre existence humaine*, et de répondre aux multiples problèmes qu'elle pose.

Prenons un exemple. Pères et mères de famille, nous avons des enfants que notre rôle est d'élever après les avoir mis au monde. Nous voulons en faire des chrétiens, c'est-à-dire que nous tâcherons de leur donner notre foi, de les faire vivre avec nous le mystère eucharistique, de les faire s'incliner sous l'absolution d'un prêtre. Mais leur christianisme, s'il est authentique, interviendra aussi, et très fortement, dans les efforts qu'ils auront à faire pour être loyaux, obéissants, travailleurs. Et, sur ce terrain-là, nos soucis ne vont-ils pas rejoindre ceux de tant d'autres foyers, voisins du nôtre, où des enfants grandissent également, camarades de nos propres enfants ? Ces préoccupations, nous allons essayer de les partager, nous les partageons déjà, avec ceux que Dieu a mis proches de nous sur cette terre. Sans prononcer toujours les mots de Dieu, d'Eglise, ou de religion, nous dirons notre façon de juger et d'agir. Ainsi, déjà, nous allons mêler cette foule incroyante à des préoccupations chrétiennes, sans qu'elle le sache toujours.

#### II. — *Effort des chrétiens sur le plan humain*

C'est précisément une des marques de l'esprit d'Action Catholique, et de l'activité des mouvements qui se réclament de ce nom, que d'accorder une importance extrême à ces *problèmes humains*.

Si nous nous contentions de nous réunir pour prier en commun, pour nous entraîner mutuellement à une ferveur plus grande, nous ferions peut-être un excellent *groupe de spiritualité* (et ce peut être utile, même nécessaire), mais nous ne ferions pas encore de l'action catholique.

Si, poussant plus loin, nous faisions ensemble un effort de *pensée* (si méritoire, souvent) pour mieux connaître les vérités que le Christ est venu nous révéler, nous ferions d'excellents *cercles d'études ;* ce ne serait encore pas de l'action catholique.

Il faut, pour réaliser tout ce que comporte ce mot

[10] Discours du 4 déc. 1924.

[1] *Essor ou déclin de l'Eglise.* Lettre pastorale 1947 de S. E. le Cardinal Suhard, édit. complète, p. 49.

si beau, et les intentions du Souverain Pontife quand il l'a lancé comme un appel et une exigence tout particulièrement nécessaires en notre temps, que, dépassant les stades de la prière ou de la recherche en commun, nous atteignions celui de l'*action*.

Sur nous, d'abord. C'est-à-dire qu'il nous faut inlassablement travailler à transformer nos vies, à y faire pénétrer partout l'esprit de l'Evangile. Qui ne voit, alors, que c'est tout notre comportement humain qui va être différent ?

Mais sur les autres, aussi. Faisant appel à ce désir, que, plus ou moins consciemment, tous portent en eux, d'une vie plus pleine, plus harmonieuse, plus équilibrée, plus paisible, plus joyeuse, aussi, nous leur présenterons l'idéal que le christianisme nous demande de vivre. Nous leur montrerons, à la fois par nos paroles et par le témoignage de notre propre vie, que c'est là la vraie réponse à toutes les questions qu'ils se posent.

Notre action catholique, toute discrète qu'elle soit, et respectueuse de toutes les susceptibilités légitimes, ne pourra donc jamais être cette chose mystérieuse, cachée, dont seuls les initiés connaissent l'existence. Ce serait nous faire singulièrement illusion, d'ailleurs, que de croire qu'en un monde où tout est mêlé, des chrétiens puissent avoir en commun des préoccupations que les autres ignoreraient. Et ce ne serait pas loyal, encore moins adroit, de vouloir camoufler une activité dont d'autres seraient uniquement les sujets, parfois les bénéficiaires, souvent aussi les victimes. Toutes les réactions d'anticléricalisme seraient à craindre ; elles se sont d'ailleurs souvent produites, parfois à cause d'un sectarisme qui existera toujours, parfois, aussi, à cause de nos maladresses.

### III. — *Croyants et incroyants associés*

S'il en est ainsi, pouvons-nous nous contenter d'être à côté de nos frères humains comme des *modèles* ou comme des *moralisateurs ?*

Si, déjà, dans leur recherche d'une vie meilleure, il y a des options, des attitudes, qui vont dans le sens du christianisme, pourquoi, à ce niveau-là, ne les prendrions-nous pas comme des *collaborateurs ?*

Il ne s'agit pas de nier le surnaturel, et de croire qu'on peut passer du plan humain au plan divin par toute une gamme d'intermédiaires sans qu'à aucun moment il y ait une coupure. Mais ce qui est vrai, c'est que, d'une part, telle ou telle activité bonne peut être *extérieurement semblable*, chez un chrétien et un non chrétien (et cela permet déjà de collaborer), d'autre part, que nous ne pouvons jamais dire que l'action d'un incroyant, ou prétendu tel, n'est en aucune manière animée par une grâce divine. A côté de la grâce habituelle, présence permanente de Dieu en nous, il y a les *grâces actuelles,* secours passagers que Dieu envoie à tout homme de bonne volonté, grâces prévenantes, souvent, qui prédisposent et acheminent à la foi.

D'ailleurs, l'expérience est là. L'Action Catholique, telle que nous la connaissons depuis une vingtaine d'années, a souvent associé à ses préoccupations des âmes de bonne volonté, qui savaient bien, d'ailleurs, qu'elles coopéraient à une œuvre dont l'inspiration était chrétienne. Elles ne se sont jamais, ces âmes, senties mal à l'aise au milieu de chrétiens loyaux et fraternels. Pour beaucoup d'entre elles, même, cette collaboration a été l'occasion d'une montée spirituelle qui les a menées un jour à la lumière totale. Qui aurait le triste courage de le regretter ?

Franchise totale, oui, c'est nécessaire. Mais pas de pharisaïsme. Pas de cet orgueil inconscient de celui qui « *possède la vérité* », et qui regarde avec commisération ceux qui sont encore « *dans les ténèbres* ». Notre-Seigneur n'a-t-il pas parlé de ces foules qui viendront de l'Orient et de l'Occident, et nous précéderont dans le royaume des cieux ?

* *

Richesse infinie de cette action catholique ! Elle est vraiment, pour nous, laïcs, l'Eglise dans son infinie diversité. Par certains aspects, elle est exigeante, et demande à ceux qui s'y consacrent un effort qui ne pourra s'arrêter qu'une fois la sainteté atteinte. Par d'autres, elle est accueillante et large à toute âme de bonne volonté. Mais cela n'est pas contradictoire, c'est le même mouvement, la même grâce, le même Christ, « *tout en tous* », qui fait avancer les hommes sur le chemin qui mène à Dieu. Plus encore que le point où l'on se situe, l'essentiel n'est-il pas d'être *en marche ?*

---

## CAUSERIES LITURGIQUES

### XXIII

#### LES DIFFÉRENTES DÉDICACES D'ÉGLISES

Nous célébrons, dans l'année liturgique, plusieurs fêtes de dédicace qui se présentent comme telles ou qui sont originairement des anniversaires de consécration d'églises.

#### I

Toute église solennellement consacrée doit avoir son anniversaire, célébré sous le rite double de 1re classe avec octave. En France, depuis le Concordat, toutes les églises consacrées avaient leur anniversaire fixé arbitrairement au même jour. La réforme de Pie X a maintenu cette coutume pour toutes les églises non cathédrales : leur dédicace a lieu le 6 novembre et la solennité est ordinairement remise au dimanche suivant. En ce jour anniversaire, des cierges, comme au jour de la consécration, doivent brûler devant les douze croix d'onction des piliers. Dans chaque diocèse, l'église cathédrale a son anniversaire propre. Pie X a voulu faire cette exception à la coutume concordataire, pour rappeler aux fidèles que la cathédrale est l'église-mère où se dresse le siège de l'évêque et que c'est par l'évêque, successeur des apôtres, que le chrétien est relié au Christ.

Toutefois, l'année liturgique impose au clergé et aux fidèles la célébration de quelques autres dédicaces particulières. Le calendrier liturgique énumère ainsi : le 9 novembre, la dédicace de la basilique du Saint-Sauveur ; le 18 du même mois, celle des basiliques de S. Pierre et de S. Paul, apôtres ; le 5 août, la dédicace de Sainte-Marie aux Neiges (Sainte-Marie-Majeure) ; le 29 septembre, celle de la basilique de St-Michel, à Rome. Mais à côté de ces dédicaces, expressément désignées comme telles, on relève dans le calendrier romain un certain nombre de fêtes qui, en réalité, ne sont que des anniversaires de dédicace : 14 septembre, Exaltation de la Sainte-Croix, ou dédicace de la basilique du Sauveur, à Jérusalem ; 1er novembre, Toussaint, transposition de la fête primi-